

ETRENNES SOURIANTES.

I

Pendant qu'il villegiatrait à Grand-Combe de Morteau, l'été précédent, Pierre Coudray avait une petite amie.

N'allez pas, je vous prie, croire à une intrigue galante ou à une aventure sentimentale; la petite amie de Pierre avait trois ans et un visage menu, attendrissant de candeur.

Il avait fait sa connaissance en se promenant chaque matin le long de la belle route qui passe au pied d'une roche gigantesque laquelle était le bat de l'expédition quotidienne du Parisien volontairement exilé loin du monde, en cet agrégé coin des montagnes du Doubs.

Les parents de la mignonne étaient de pauvres paysans habitant une humble maisonnette en planches de sapin; tout-fois, si humble qu'elle fût, cette demeure attirait tout de suite le regard et la sympathie par son coquet entourage de corbeilles fleuries, ses fenêtres égayées par la note éclatante d'une profusion de géraniums.

Certes, ils étaient dépourvus de tous les biens de ce monde, les braves gens qu'habitait ce toit branlant, envahi par de folles végétations; mais il avait au cœur, cela se sentait, — la poésie instinctive qui rend supportable la plus médiocre condition, la résignation paisible qui, avec le sens des beautés de la nature, pénètre les favorisés de la vie des champs d'un grand contentement de leur sort.

Le jour où il passa pour la première fois sur la route blanche, Pierre leva un regard bienveillant, ami déjà, vers la rustique maisonnette dont la somptueuse parure fleurie contrastait avec la trop visible vétusté, et il sourit en apercevant au-dessous d'une touffe de marguerites une petite figure, délicate comme une cire à peine rose, qui fixait sur lui de grands yeux étonnés.

Le tableau était charmant de grâce et d'innocence.

Pierre fit un pas du côté du talus où s'élevait la cabane, évidente résidence de la petite tête curieuse; mais celle-ci se retira aussitôt, d'un geste vif d'écartement effarouché, et les marguerites se refermèrent sur elle avec un bruissement protecteur.

Le jeune homme ne se sentit pas le droit de troubler cette retraite lugubre; amusé, il continua sa route.

Le lendemain, au passage, le souvenir du petit minois sauvage lui revint, et il l'aperçut de nouveau, à demi-caché, cette fois, par un rocher grimpaient dont les fraîches couleurs le faisaient paraître plus transparent, plus fragile encore, et soit que la gentille créature se crût plus en sûreté dans ce gîte odorant, soit qu'elle se trouvât familiarisée avec la vue du promeneur, elle ne se retira point. Au contraire, elle fixa longuement sur lui l'innocent regard de ses grands yeux couleur de noisette. Et, le jour suivant, l'intimité future fit un progrès décisif: penchée au bord du talus, la petite semblait attendre le "monsieur", qui l'intriguait décidément, et quand il passa au-dessous d'elle, sur la route balayée par la brise matinale, elle lui sourit, de cet adorable sourire de l'enfance qui attire inévitablement la tendresse et la protection.

Touhé, le jeune homme s'écria:

— Bonjour, mignonne!

Et il poursuivit son chemin, pensant:

— Il faudra que j'apporte quelques bonbons à cette petite, qui ne doit pas en goûter souvent! Elle est délicate! Un vrai ébérisin, qui ne serait pas joutif!

Mais, le lendemain, Pierre avait oublié les bonbons. Il le constata avec remords en voyant s'avancer vers lui la petite créature mystérieusement apprivoisée. Mais plus loin qu'elle l'eut aperçu, elle descendit en troupant, d'un trot menu de petit lapin, le sentier escarpé de la talus jusqu'à la maisonnette, et maintenant elle était là, devant lui, articulant courtoisement, de son clair organe intimidé:

— Bonjour, "méchien!"

— Il se baises, et comme il était fort grand, il lui fallait se baisser beaucoup pour arriver au niveau de cet être frêle, moins haut que les marguerites au milieu desquelles il se débattait naguère.

— Comment t'appelles-tu, mignonne?

Avec un trouble manifeste, le timbre cristallin murmura:

— Joette!

Pierre allait demander: "Veux-tu embrasser, Joette?" Il n'en eut pas le temps. La petite figure s'avancit vers lui, conduisant, joyamment quémenduse de caresses, et sur le front lisse, si

pur, où la vieillesse n'avait encore tracé aucun de ses stigmates, se déposait un baiser très doux, un de ces baisers que l'on donne aux petits enfants seulement, et qui ont quelque chose de sacré.

II

A partir de ce jour, Pierre et la petite Joette furent les meilleurs amis du monde. Chaque matin, la mignonne guettait la venue du jeune homme sur la route, et lui, de son côté, n'oubliait plus de se munir de friandises qui arrachaient à la pauvrette, sevrée de toutes les gâteries, des cris de ravissement, de jolis cris d'aïe, dont l'âme de Pierre restait égayée et attendrie pour le reste de la journée. D'avoir fait, le matin, cette bonne action puérile et charmante, d'avoir accordé une joie à ce cœur enfantin privé de tout ce qui fait l'habitude et le bonheur des parents, le laissait meilleur, plus doux aux autres et à lui-même.

Il reprenait courage et parvenait à se représenter sous des couleurs plus favorables l'avenir et sa carrière aride de littérateur, de romancier qui se sait du talent, que les plus brillants encouragements sont venus trouver dans sa laborieuse retraite, mais qui ne peut parvenir à percer. Connu de quelques lettres, et du petit nombre qui lit et qui pense, Pierre Coudray demeurait inconnu du grand public dont la faveur allait à d'autres. Et, bien qu'apprécié par quelques directeurs de journaux, qui donnaient intelligemment l'hospitalité à ses écrits, ce travailleur arrivait bien juste à gagner sa vie.

Chaque été, il s'en allait ainsi au loin, se reposant dans quelque pittoresque solitude des fièvres de la lutte. Il y préparait l'ouvrage nouveau dont il espérait, une fois de plus, l'affranchissement de son talent. Et cette année le hasard l'avait conduit dans cette belle région de la frontière suisse, où l'existence est facile, les habitants serviables et hospitaliers, et où un lumineux sourire d'enfant s'était mis à briller sur sa route comme un réconfort mystérieux.

Il y avait un peu d'inconscient fétichisme dans la pure tendresse que Pierre avait vouée à la gentille Joette. L'image fine de la fillette s'alliait dans son esprit d'imaginatif à des pensées confuses. Si étrange que cela puisse paraître au premier abord, cette petite créature mince et fragile, différente en tout des robustes enfants du pays, lui représentait sa "chance", sa pauvre chance qu'il n'entretenait qu'à force de labeur, d'inlassable patience, et qui, peut-être, finirait par lui sourire un jour.

De même était la petite Joette, frêle plante humaine ne vivant sans doute que grâce à l'incessante sollicitude maternelle, et qui, cependant, portait dans son ébauche humaine les signes d'une parfaite beauté; qu'elle vécût, qu'elle grandît et la petite créature deviendrait une statue frémissante, une de ces vierges aux lignes classiques qui semblent personnifier la femme éternelle.

C'était tout cela, que Pierre voyait en cet être délicat à peine évadé du berceau.

Les poètes ont de ces comparaisons inattendues, de ces sortes de visions qui les réconcilient avec les réalités brutales.

Pierre était adopté, traité en concitoyen par les braves habitants du pays. Souvent, la mère de la petite Joette, paysanne jeune et jolte encore, qui portait un autre petit dans ses bras, l'attendait sur la route, elle aussi, pour lui offrir un bouquet de belles fleurs de son parterre, seule richesse qu'elle possédât, et l'écrivain se sentait plus ému par cet humble hommage venu d'un cœur délicatement reconnaissant que par les plus flatteuses louanges qui lui eussent jamais été prodiguées. Aussi, quand il fallait partir, s'arracher de ce coin où il avait trouvé d'exquises heures de repos, ce fut en lui comme un déchirement, la peine intime et saignante qu'il y a toujours pour les esprits de sensibilité fine à abandonner les lieux où l'on a été heureux et que l'on ne reverra peut-être jamais.

Les adieux à Joette furent pacifiquement émouvants; malgré lui, le jeune homme se sentait les yeux humides en embrassant la mignonne créature qui était spontanément venue à lui de tout son petit cœur ignorant et candide, et dont la menotte frêle tremblait en lui pressant les dernières fleurs de son jardinnet de mélancoliques reines marguerites d'automne qui évoquaient une idée de ci-mènerie; — ce grand, cet infini ci-mènerie moral où nous enterrois toutes les amitiés mortes, toutes les douceurs perdues....

Comprenait-elle, la petite Joette, que son grand ami la quittait peut-être pour toujours? Pierre n'en avait rien et ne le croyait pas. Pourtant, il s'imaginait lire une détresse navrante dans les angéliques prunelles couleur de noisette. Et retenait une minute la petite fille contre lui, il murmura d'une voix que l'émotion intime faisait un peu:

— Tu penseras quelquefois au "monsieur", dit, Joette?.....

Pour que tu ne m'oublies pas tout à fait, je t'embrasserai une poupée de Paris, une belle poupée tout habillée de soie.... Cela te fera-t-il plaisir?

La petite ne répondit pas, mais son visage resplendit d'un tel rayonnement que Pierre resta ébloui et charmé, heureux aussi d'avoir deviné le rêve incertain dormant dans cette balbutiante âme d'enfant.

III

Et plus tard, en ce mois de décembre brumeux et glacé, devant la magnificence d'un étalage de magasin pour étrennes, il se souvint avec un intense regret. Repris, à peine de retour, par les difficultés de sa position et l'appréhension de la lutte pour le succès et pour le pain, il avait totalement oublié la promesse faite à sa petite amie; l'attendrissant minois de Joette elle-même était complètement sorti de son esprit. Mais il le retrouvait maintenant, il le voyait revivre devant ses yeux avec une mine d'application qui le rendait irrésistible.

— Pauvre petite Joette! se dit le jeune homme attristé, elle aurait été bien heureuse, pourtant, de recevoir sa belle poupée!... Voyons, je ne suis pas bien riche, mais il faut que je tâche de la lui envoyer.... Je là lui dois!

Tout à coup, quelque chose protesta en lui, les considérations égoïstes qui veillent à nos intérêts et entravent les mouvements de notre générosité. N'était-il pas fon de songer à envoyer un jouet de prix à une petite paysanne qui n'en aurait aucun soin et le briserait bientôt? Et puis, les immédiate nécessités s'imposaient. Vraiment, le moment était bien choisi pour se livrer à pareille dépense. Le Jour-de-l'An est si coûteux à Paris! Quand il aurait donné les indispensables étrennes à sa concubine, aux factures, aux dépenses de courses de ses fournisseurs, aux innombrables dépenses enfin dont est compliquée la vie sociale, Pierre allait se trouver en face d'un budget sinistrement restreint! De plus, il ne lui était pas permis de négliger ses devoirs de gaillard homme en s'abstenant d'envoyer de luxueux sacs de bonbons aux maîtresses de maison chez lesquelles il avait dîné durant l'année, et chacun sait que cette obligation est véritablement ruinée!

Non, non, pas de libéralité inutile!....

Cependant, et par une contradiction singulière, tout en se tenant ce monologue d'énergie négation, le jeune homme était entré dans le magasin et s'informait du prix d'une superbe poupée, en toilette à la dernière mode, qui avait tout d'abord frappé ses regards.

— Monsieur, c'est trente francs, répondit la vendeuse avec son plus gracieux sourire.

— Merci, je réfléchirai, répliqua le jeune homme subitement refroidi.

— Trente francs!

S'il se décidait, Joette aurait à se contenter d'une "filie" plus modeste....

Mais, tout au fond de lui, la générosité native souffrait que c'était cette belle dame là qui ravirait la pauvre petite paysanne si dénuée de tout!

Pierre entra chez lui et, toute la soirée, s'absorba en des chiffres. Jamais ministre chargé d'équilibrer le plus difficile budget, ne compta et ne recompta comme notre héros ce soir-là. Un franc de moins par là, des gants blancs que l'on ferait nettoyer, tout simplement, au lieu d'en acheter de neufs pour la soirée de Mme de X...., quelques courses à faire à pied au lieu de prendre des voitures ou même le démocratique omnibus, et il arrivait enfin!

— Ça y est! se déclara-t-il, plus triomphant que lorsqu'il avait achevé un passage difficile dans un roman ardu.... Ça y est, et ma pauvre Joette aura sa poupée!... Mais, par exemple, qu'elle m'aura donc coûté de combinaisons!

Le lendemain, la belle dame du boulevard, soigneusement emballée et voilée de multiples papiers de soie, prenait le chemin de la vallée perdue, où elle allait apporter comme une émanation de grâce parisienne.

IV

A quelque temps de là, Pierre songeait, le front dans sa main, livré à cette mélancolie un peu amère dont ne peuvent se défendre, au sein d'une année nouvelle, ceux qui n'ont que trop de raisons de redouter les rigueurs du sort. Que vous réserve-t-elle, cette année qui va naître? Encore des souffrances, de rudes et stériles batailles, des luttes démoralesantes, de redoutables, d'irréductibles fatalités!

Parce qu'il n'avait point été heureux, parce qu'une chère espérance caressée depuis peu semblait se dérober, le jeune homme ne croyait plus au bonheur, et s'enfonçait dans la nuit, la morne désespérance d'une de ces heures où l'horizon

paraît fermé, on aucune douceur ne paraît plus devoir enchaîner notre existence lasse.

Oui, il avait peur de l'année proche, le pauvre Pierre, — une peur atroce, irraisonnée et tyrannique comme celle des enfants, — il avait peur que cette inconnue ne lui apportât la déaillaison suprême, l'éroulement du rêve silencieux qui avait absorbé tous les autres!

Peu de temps auparavant, depuis son retour de Franche-Comté, Pierre avait rencontré dans le monde Mlle Marcelle Lioran, fille d'un architecte notoire, renommé pour ses constructions d'art et la considérable fortune qui en était résultée. Marcelle était charmante, belle d'une beauté intelligente et sympathique, et, tout de suite le jeune homme l'avait aimée; mais il n'aurait jamais eu le courage de se déclarer, dans la orainte délicate de se faire prendre pour un conneur de dot, s'il n'avait, dans une ivresse, compris qu'il plaisait. Timidement, il l'avait alors perçer sa commençaute tendresse, et ce fut encouragé par Mlle Lioran elle-même qu'il se risqua à solliciter sa main.

Toutefois, paralysé encore par le sentiment de la différence des positions et par sa fierté ombrageuse, il ne trouva pas en lui l'audace de formuler verbalement pareille demande; après de cruelles tergiversations, il ne put que se décider à écrire au père de Marcelle.

Or, il y avait quinze jours de cela.

Et aucune réponse de lui était parvenue, et il languissait dans une mortelle attente, dans la torture grandissante des alternatives de crainte et d'espérance.

Si M. Lioran consentait, c'était la libération définitive; avec le bonheur du foyer, l'aisance de la vie matérielle qui rend toutes choses faciles, il connaîtrait le triomphe de son talent, la joie incomparable de voir la gloire de l'avenir à celle qu'il aimait. Mais si un refus lui était opposé, oh! alors, c'était la chute dans un gouffre de désespoir, la fin de tout, car il semblait au jeune homme que jamais plus il ne reconstruirait l'énergie de rien! Si Marcelle lui échappait, avec tous les bonheurs qu'elle représentait, il renonçait à tout ce qui lui était cher la veille, il se désintéressait de sa propre vie!

Et l'indicible, la pesante angoisse se prolongeait! Nul incident ne se produisait dans la banalité quotidienne devenue d'une monotonie écrasante. Pas la moindre lettre ne venait apporter à Pierre une sensation de mouvement extérieur et comme un rappel d'autrui. On eût dit qu'il était seul sur la terre, sans attaches avec le reste de l'humanité.

Il y a de ces moments où les rouages de l'existence s'arrêtent, où l'âme haletante dans une incompréhensible immobilité se demande si ce sont là des promesses d'accalmie ou les terribles symptômes de quelque orage dévastateur!

Non, rien ne venait, — pas même une lettre de Franche-Comté, un simple remerciement pour la belle poupée qui avait coûté au jeune homme tant d'ingénieux sacrifices.

Et Pierre se disait avec cette amertume croissante des mauvaises heures:

— Prevez-vous donc pour les autres!

Comme il se répétait cette phrase désabusée pour la dixième fois, on sonna à la porte de son petit logement, et il tressaillit, car il venait de reconnaître le coup de timbre du concierge, lorsque celui-ci glissait sa correspondance sous la porte.

Pierre se leva, agité par cet avertissement soudain.

Peut-être arrivait-elle enfin, la réponse du père de Marcelle! Deux enveloppes gisaient sur le parquet, à côté de la porte d'entrée. Il s'en empara avidement et courut les regarder un grand jour de son cabinet de travail. Un désemparement menu s'insinua en lui; correcte et d'apparence insignifiante, l'une de ces lettres ne lui disait rien; quant à l'autre....

Eh bien! l'autre portait le timbre de Morteau!

Elle contenait sûrement des nouvelles de la-bas, de la petite Joette, heureuse de sa belle poupée.

Avec un sourire triste, le jeune homme décrocha la lettre, et voici ce qu'elle disait:

— Monsieur Pierre,

— Nous avons bien reçu la magnifique poupée que vous avez eu la bonté d'envoyer à notre petite, et si nous ne vous avons pas remercié plus tôt, c'est que la pauvre Joette était bien malade.

— Peu de temps après votre départ, elle était devenue triste, triste! Elle n'a jamais été forte, vous savez, comme les autres enfants du pays, et bientôt elle a dû s'alliter, tant elle était faible. Nous avions, bien du chagrin, car le docteur ne nous faisait guère d'espoir; il ne paraissait pas, d'ailleurs, connaître grand

chose à son mal.

"Mais la belle poupée est arrivée!"

Un jour que la petite paraissait avoir davantage ses idées, nous l'avons posée sur son berceau, à côté d'elle. Et alors, monsieur Pierre, elle a souri, de ce joli petit sourire que vous aimiez tant, et qui jamais ne nous a fait tant de plaisir! Nous avions les larmes aux yeux, son père et moi, tant sa petite figure était changée et rayonnante. Et, depuis, elle va bien mieux, et elle embrasse tout le temps sa poupée!

"Nous pensons que c'est le contentement qui l'a sauvée; mais si nous vous sommes reconnaissants de tout votre cœur."

"Et nous vous saluons avec beaucoup de respect et d'affection, espérant que l'on aura un jour de joie de vous revoir dans le pays."

— Femme LOUISE JOUENEZ."

Pierre aussi avait les yeux humides, et ce fut sans y penser, de façon toute machinale, qu'il ouvrit la seconde lettre, — celle à laquelle il n'avait pas attaché d'importance.

Mais, aussitôt, un éblouissement dansa devant ses yeux!

Tout-à-coup, la missive portait la signature de M. Lioran.

Que pouvait bien lui dire le père de Marcelle dans une aussi brève épître?... Un refus, évidemment!... D'un effort surhumain, il lut:

"Cher monsieur,

"Veuillez m'excuser de vous avoir fait attendre ma réponse. Dans une affaire aussi grave que celle du bonheur de ma fille chérie, je ne pouvais m'entourer de trop de précautions, et n'ayant pas l'avantage de vous connaître personnellement, j'ai dû me procurer sur votre compte des renseignements sérieux. Avec joie, j'ai appris que vous êtes de ceux dont le caractère et le talent peuvent inspirer confiance, et cela permet de passer sur la différence des fortunes."

"D'ailleurs, vous avez l'avenir pour vous, et si les espérances que vos débuts ont permis de concevoir se réalisent, comme tout le fait espérer, vous serez un jour le plus riche de nous deux."

"Prenez donc la peine, je vous prie, de passer chez moi au plus tôt, afin que nous puissions achever l'entente ébauchée sur ces bases."

"Veuillez agréer, cher monsieur, etc."

— Antoine LIORAN."

Maintenant, les larmes, — des larmes divinement heureuses, — coulaient sur les traits mâles du jeune homme. Le petit visage transfiguré de Joette passa devant ses yeux. Et il sentit que cet admirable sourire d'enfant sauvé rayonnerait sur toute sa vie....

Un brigand philanthrope.

Le brigand albanais Tchakidji est une sorte de brigand philanthrope qui n'adresse ses réquisitions qu'à ceux dont les richesses ont été acquises par des moyens immoraux. Par contre, non seulement il n'inquiète jamais les Européens et les honnêtes gens, mais au besoin il les protège contre les exactions des bandes albanaïses qui infestent le pays.

En ces derniers temps, le gouverneur de Smyrne avait engagé des négociations avec Tchakidji pour obtenir sa soumission. Mais celui-ci fit des conditions trop dures. Les pourparlers furent rompus et il retourna en campagne.

Depuis quelques jours, à la tête de ses compagnons, il a déjà tué quarante Albanais affiliés à une redoutable société de malfaiteurs.

Les autorités ont réquisitionné des gendarmes; ceux-ci ont refusé de marcher contre un homme qui protège la population. On est donc obligé de recruter, pour lui donner la chasse, des Albanais furieux contre l'assassin de leurs compatriotes.

VIEUX MODES D'ELECTION EN ANGLETERRE.

Un journal d'outre-mer rappelle la façon bizarre dont on nommait, dans l'ancien temps, les maires de Leicester.

Le jour de l'élection, on faisait asseoir en cercle les conseillers municipaux à vie, les "aldermen". Chacun tenait son chapeau sur ses genoux après l'avoir rempli préalablement de haricots. On faisait alors entrer une truie et le possesseur du chapeau où la truie prenait les premiers haricots était élu maire incontinent.

A Grimby, on choisissait d'abord huit candidats, puis on les mettait dans une salle en leur donnant à chacun une botte de foin. On faisait pénétrer ensuite un veau affamé, et le détenteur de la botte où le veau prenait les premiers brins était élu maire!

VIEILLES FORMULES.

D'incroyables formules découvertes dans un vieux traité pharmaceutique dédié au propre médecin du Roi Soleil, Messire l'agon. Voici entre cent autres la recette d'un élixir contre l'épilepsie:

On prendra au commencement du printemps, les petites plectrées de leurs nids, on les coupera par morceaux et on les mêlera dans une grande courbure de verre ou de terre, avec le jus de chèvre-rapé, la racine de pivoine mâlée coupée par petits morceaux, les fleurs de primèvere récemment cueillies dans leur vigueur. On versera sur ce mélange le vin blanc et le vin d'Espagne; on bouchera le vase avec un remède contre la gravelle.

On tirera de leurs nids des petites d'hirondelles, vivants, on les égorgera et l'on fera répandre leur sang sur leurs ailes; on les saupoudrera d'un peu de sel et on les fera calciner dans un pot de terre bien bouché au milieu de charbons ardents. On recueillera la matière brune qui résultera de cette opération, et on la réduira en une poudre subtile.

Dose: depuis 1/2 scrupule jusqu'à 1/2 dragme.

Voilà des potions auxquelles, nous en sommes bien sûrs, aucun de nos lecteurs ne se soucierait de goûter! Et pourtant, il paraît qu'en dépit de leur étrange, certains de ces vieux remèdes d'apothicaire ont une efficacité qui stupéfie nos modernes hommes de science.

Téléphone portatif.

Les journaux de Stockholm parlent beaucoup de l'invention récente, par des Suédois, d'un téléphone portatif.

L'appareil, comprenant les récepteurs, peut aisément être mis dans la poche. Il fonctionne au moyen d'une pile sèche. Avec chaque appareil se trouve un rouleau de fil de cuivre. On a calculé qu'un homme peut porter 4 000 mètres de ce fil.

Le téléphone portatif serait utile surtout en campagne. Les avant postes pourraient, grâce à lui, être en communication constante avec le gros des troupes.

Croisières Japonaises.

Gènes, 9 janvier.— Les croisières japonaises Kasaga et Niassan quittent Gènes aujourd'hui, pour rendre à Sué.

Malgré l'heure matinale, à 8 h. m., une grande foule s'est réunie sur le quai pour assister au départ des navires pour le Japon. Les matelots italiens sur vaisseaux en partance échangeaient de bruyants propos avec leurs compatriotes sur le rivage ou sur les steamers à l'ancre près d'eux.

Le Kasaga est parti le premier. Le Niassan a quitté le port à demi-heure plus tard. Les deux navires allaient dans la même direction, vers le sud-ouest.

Personne ne sait cependant s'ils se rendent, pas même les commandants qui ne sont pas au courant des instructions reçues. L'opinion générale est que les vaisseaux traverseront le canal de Sué.

De vifs commentaires ont soulevés par le rassemblement plusieurs vaisseaux de l'escadre russe dans la baie de Suda nord de l'île de Crète, où se trouvent les apparences les survenant le départ des vaisseaux japonais.

Départ du général Reyes.

Washington, 9 janvier.— Le général Rafael Reyes, venu qualité d'envoyé spécial de la lombie dans l'espoir d'arriver un règlement pacifique avec l'Etat-Unis au sujet de Panama, est parti aujourd'hui de Washington pour Baltimore.

Il ne compte pas revenir au de recevoir du département d'Etat l'avis indirect qu'il y a encore l'espoir de faire pour la Colombie quelque chose qui pourrait prévenir une rupture.

L'état de santé du général Reyes est loin d'être bon; le but principal de son voyage à Baltimore est de se faire soigner par un spécialiste.

Il n'a pas encore décidé s'embarquera à New-York ou prochain vapeur en partance pour la Colombie, ou s'il ira à Panama pour s'occuper d'affaires personnelles.

Perspective plus favorable.

Vienne, 9 janvier.— Le ministre austro-hongrois a reçu une dépêche de Tokio disant que le Japon n'a pas la moindre intention de prendre l'offensive en Corée, que les négociations avec la Russie se poursuivront.

Les fonctionnaires et diplomates d'ici ont de l'espoir, et croient que les chances d'un règlement de bien meilleures, étant donné que la réponse de la Russie plus favorable qu'on ne le croyait d'abord.

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

Courses d'automobiles.

New York, 9 janvier.— W. J. Vanderbilt a offert une coupe pour le concours d'automobiles de l'Association d'Automobiles Américaine trouve une route convenable, et veut encourager une course de 200 à 300 milles.

Le président Partridge a accepté l'offre et la question se immédiatement soumise à l'association.

Les règlements de courses pour automobiles ont été révisés comparés au système de classification en France.

Conférence importante.

New York, 9 janvier.— Les recteurs du parti nationaliste se sont réunis en conférence avec le général Saravia, chef du mouvement révolutionnaire actuel, dans le but d'opérer un règlement graphique le correspondant "Herald" à Montevideo, Uruguay.

Les révolutionnaires veulent tout ce que l'on retire les troupes stationnées à Rivera, ou qu'ils rencontrent sans résultats décisifs en leur entre les soldats et insurgés.

Nombreux départs.

San Francisco, 9 janvier.— Suite de la perspective de la guerre prochaine environ 500 Japonais sont partis depuis cinq ou six semaines pour le Japon afin s'embarquer dans l'armée, disent fonctionnaires des compagnies de steamers.

Près de quarante ou cinquante Russes ont traversé le Pacifique pour se rendre à Port Arthur à de se mettre au service de la Russie.

Un beau bibelot qui ne sortira pas de France.

En 1805, l'Empereur Napoléon Ier avait fait faire, à la manufacture de Sèvres, une table guéridon ornée de seize médaillons les portraits de tous les maréchaux qui allaient avec lui partir pour la campagne d'Autriche. Ces médaillons étaient dessinés par le maître Leakey. La table est, très belle, coûte environ trois cent mille francs.

On ne sait au juste comment un peu plus tard elle entra en la possession d'Leakey. A la mort de ce dernier, elle fut rachetée par sa fille.

Le dernier propriétaire avait récemment de tres belles offres; on lui proposait d'acheter le guéridon 60,000 francs — mais il devait aller en Amérique. Par un patriotisme d'art, dont il convient d'apprécier la délicatesse, il refusa, ne voulant pas que ce meuble si rare, et d'une telle curiosité historique, fût perdu pour la France.

Le prince de la Moskova apprend l'existence de ce bibelot. Il vient de l'acquiescer, tenant à garder ce précieux souvenir d'une grande époque, qui était aussi pour lui un souvenir de son aïeul. Le propriétaire de la table, heureux de trouver un tel successeur, a vendu le guéridon 40,000 francs.

L'obélisque du mont Pelé.

Un des phénomènes les plus curieux produits par l'éruption de la montagne Pelé a été la formation dans l'ancien cratère d'une dent d'une hauteur de 1,680 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette formation volcanique, cachée au début par les vapeurs et la fumée se dégageant de la montagne, ne fut aperçue qu'après qu'elle eût atteint une hauteur de 100 mètres. Sa couleur est brun rouge et sa face nord bien lisse, quoique polie, présente des incrustations blanchâtres.

Il est impossible, pour le moment, de dire qu'elle est la nature de cette aiguille et comment elle a été formée. Cependant il semblerait que le bloc fait de lave solidifiée était formé bien avant la période d'activité et qu'il a gagné en hauteur par l'accumulation des matières rejetées du cratère.

Sa forme particulière lui a fait donner le nom local d'obélisque du mont Pelé.

Perspective plus favorable.

Vienne, 9 janvier.— Le ministre austro-hongrois a reçu une dépêche de Tokio disant que le Japon n'a pas la moindre intention de prendre l'offensive en Corée, que les négociations avec la Russie se poursuivront.

Les fonctionnaires et diplomates d'ici ont de l'espoir, et croient que les chances d'un règlement de bien meilleures, étant donné que la réponse de la Russie plus favorable qu'on ne le croyait d'abord.